

Ma chaîne d'union

MÉMOIRES DE MARC SULTIZER

Préface

Vous est-il déjà arrivé de recevoir à Noël un cadeau dont vous ne saviez que faire ? Lorsque Claudine, mon épouse, m'annonce qu'elle m'offre mes mémoires, ce présent s'inscrit dans le prolongement d'une conversation que nous entretenons depuis plusieurs années. Régulièrement, elle revient à cette idée : celle de voir un jour ma vie devenir un livre. Jusqu'alors, je considérais mon existence comme ordinaire à l'échelle de l'humanité. Rien qui, selon moi, méritait de laisser une trace mémorielle supplémentaire.

J'ai longtemps pensé que ce que j'avais à accomplir sur cette terre s'exprimait déjà à travers mes actes, mes engagements, la transmission de mes connaissances et mes enfants. Je finis pourtant par accepter ce cadeau. Sans doute parce qu'il est difficile de dire non à Claudine. Elle me le propose avec tant d'amour, de délicatesse et de conviction que je ne peux me résoudre à le refuser. Dès lors, une évidence s'impose : si je me prête à cet exercice, je dois le faire pleinement, avec sincérité. Le destin place sur mon chemin une personne de confiance. L'un de nos amis, Adrien Bedossa, a lui-même fait écrire ses mémoires par une jeune femme qu'il nous recommande. Cet homme occupe une place particulière dans mon existence. Nous partageons tous deux une respiration parallèle. Sa recommandation agit comme une clé. Je rencontre Cécile Strouk le 10 février 2026, lors d'un déjeuner dans notre maison du boulevard Bineau. Dès notre premier échange, je me sens libre de dire ce que j'ai à dire. Plus encore, j'ai l'impression qu'elle reçoit véritablement ce que j'exprime. Très vite naît en moi la conviction que Cécile sera capable de restituer ma vie telle que moi-même j'aurais souhaité la raconter.

Au cours de ces quatre mois d'écriture, certaines séances se déroulent dans une douleur physique presque insoutenable, tandis que d'autres

me laissent quelques heures de répit. Le premier travail à accomplir, au-delà même du fait de me confier, consiste à dépasser cette souffrance pour parvenir à raconter des moments chaleureux, parfois drôles. Cela me demande une énergie considérable. Très vivaces dans ma mémoire, les fragments de vie que je livre ici ne font pas remonter de souvenirs enfouis ou oubliés. Je me retrouve, au contraire, en terrain connu. Mais une autre vérité émerge dans cet exercice d'écriture. À mesure que les mots se posent sur le papier, ils font aussi ressurgir mes échecs, mes erreurs, certains moments que je n'aurais peut-être pas choisis de revisiter. Écrire oblige à se regarder avec lucidité.

Je prends la décision de tout livrer. Sans détour. Sans chercher à lisser ou à réécrire ce que je suis. Cette matière est brute. C'est mon pathos, une matière qui m'appartient pleinement. Ces pages que vous vous apprêtez à lire illustrent l'une de mes convictions les plus profondes. Chaque homme, chaque femme, est à la fois profondément unique et profondément banal. Et le récit que je fais ici n'échappe pas à cette règle. Il possède sans doute quelque chose de singulier, tout en demeurant traversé par des expériences universelles. Face à la puissance de la nature, face au temps long de l'humanité, je conserve une forme de modestie. Je continue de penser que ce livre n'intéressera probablement qu'un nombre restreint de personnes. C'est pourquoi je choisis avant tout de le réserver à ma famille et à mes proches, à celles et ceux qui me connaissent, ou qui ont croisé un jour ma route.

Lorsque j'imagine ces mémoires, je vois une bibliothèque. Sur l'une des étagères reposent quelques exemplaires destinés à Claudine et à mes filles. Puis, un peu à l'écart, se trouve un autre livre qui n'est adressé à personne en particulier. Cet exemplaire peut rester là durant des années, oublié parmi d'autres ouvrages. Mais peut-être qu'un jour, quelqu'un le prendra entre ses mains : un arrière-petit-enfant, un inconnu au hasard d'un vide-greniers... Par définition, je ne serai plus là pour savoir qui ouvre ce livre. Et pourtant, au moment de le lire, peut-être que cette personne tentera de recomposer une présence,

une époque, quelques fragments d'humanité laissés derrière moi. Vous remarquerez à la lecture du sommaire que les titres des chapitres s'inspirent de morceaux de musique liés à des thèmes qui me sont chers : l'espérance, l'évasion, le tapis volant, la nostalgie, le silence, le jardin secret, l'enfance, le zen. Pourquoi ce choix ? Sans doute parce que je ne possède aucun talent artistique au sens classique du terme. Je chante comme une crécelle, je n'écris pas particulièrement bien, je suis incapable de dessiner, encore moins de sculpter. La création ne m'a jamais été donnée comme un territoire naturel d'expression.

La maladie de Parkinson que j'ai contractée ne me condamne pas à mort ; elle me condamne à une perpétuité de souffrance physique. Longtemps, cette douleur reste intermittente, relativement supportable. Je la vis alors comme une parenthèse avant de reprendre le cours normal de ma vie. Puis elle devient permanente, intense, parfois même violente, au point de découvrir en moi des capacités de résistance que je ne soupçonnais pas. Je souris toujours lorsqu'on demande à quelqu'un qui souffre d'évaluer sa douleur sur une échelle de 1 à 10. Quelle étrange idée. Une illusion presque comparable à celle que l'on vendait autrefois aux femmes avec la promesse des accouchements sans douleur. Car lorsque la souffrance dépasse cette échelle, les repères disparaissent. On ne sait plus ce qui est en train de nous arriver. C'est précisément là que la musique prend toute sa place. Je m'aperçois qu'elle agit sur moi comme une voie de transformation intérieure. Elle pénètre au cœur même de la douleur. J'ai la chance de recevoir, tous les trois mois environ, une femme afghane nommée Alia, musicothérapeute, qui vient jouer du violon chez moi. Elle choisit un morceau capable de me porter, puis l'accompagne de son instrument, de diapasons ou de cloches tibétaines. À cet instant, je sens une onde me traverser et quelque chose en moi se pacifie. La musique me permet de continuer à vivre avec la douleur, et non contre elle. Le grand danger de la lutte incessante contre la souffrance est, à terme, celui du renoncement. Grâce à la musique, je ne renonce à rien.

Tout ce que je raconte ici n'a de sens que si celui ou celle qui me lit parvient à l'intégrer à son propre vécu, à y trouver, peut-être, quelques pistes d'humanité susceptibles d'éclairer les relations entre les hommes et les femmes, et plus largement la manière d'habiter le monde qui nous est donné. Ce livre n'a pas vocation à transmettre une vérité, seulement une expérience, avec ses élans, ses contradictions, ses fragilités et ses convictions. Ces pages sont un passage de témoin. Ma course touche désormais à son terme. À d'autres, maintenant, de poursuivre le chemin.

AUX ORIGINES

LE PLAT PAYS

Ma lignée maternelle, un ancrage belge

Plantons le décor. Ma mère, Jacqueline Carmen Marie Julienne, naît le 10 mars 1926 à deux heures du matin, en Belgique. Elle est issue de l'union de Guillaume Léopold Lambrechts, d'origine belge, et de Philomène Pelosi, d'origine italienne. C'est une enfant unique, comme moi. Je ne remonte guère plus loin dans cette lignée maternelle. Il me reste toutefois un cliché jauni retrouvé à mes heures perdues. J'y vois ma mère à cinq ans dans un parc bruxellois. Elle tient la main d'un vieil homme et d'une femme âgée, sans doute ses grands-parents. Mon grand-père maternel, Guillaume Léopold Lambrechts, naît à Saint-Josse-ten-Noode, dans la banlieue de Bruxelles, le 23 novembre 1896. Il est le fils de Jean-Baptiste Alay's Lambrechts et de Catherine de Grein, son épouse. Une lignée belge solidement enracinée.

Ma grand-mère maternelle, Philomène Pelosi, naît le 11 décembre 1898 à Schaerbeek, une ville que l'on qualifie volontiers de paradis des architectes et d'éden des promeneurs. Elle est la benjamine d'Alexandre Pelosi et de Marianne Panucci, parents de neuf filles et d'un garçon. D'origine modeste, cette branche de la famille vit d'abord dans le nord de l'Italie avant de s'établir en Belgique. Ma grand-mère me raconte qu'enfant, elle formait avec ses sœurs un petit orchestre improvisé où elle jouait de la mandoline. Vêtues de costumes de jeunes paysannes italiennes, elles chantaient dans les restaurants pour gagner quelques pièces. La légende familiale veut que mon arrière-grand-père ait quitté l'Italie sous la pression des carabinieri. On le dit grand bandit. Et, à cette époque en Italie, les grands bandits ont l'étoffe des héros. Après avoir vécu un temps en Belgique, mes grands-parents maternels s'installent définitivement en France. Pourquoi ce choix ? En 1933, lorsque mon grand-père maternel revient de l'exposition universelle de Chicago, il acquiert la licence de fabrication d'un produit de lustrage pour

voiture, Simoniz, destiné à l'Europe de l'Ouest. Les carrosseries sont en tôle, et ce produit permet de leur redonner éclat et beauté. Ce projet l'oblige à quitter Bruxelles pour venir habiter en région parisienne, près d'une usine implantée à Issy-les-Moulineaux. De part et d'autre de cette usine, érigée entre l'avenue du Général de Gaulle et la rue Barbès, s'élèvent deux immeubles d'habitation. Mon grand-père emménage avec ma grand-mère dans l'un de ces appartements, du reste très modeste. Voilà une première ancre plantée. Je n'ai aucun ascendant français et pourtant, je revendique avec force mon appartenance au peuple gaulois. Nous y reviendrons. J'ai connu certaines des sœurs de ma grand-mère. L'une d'elles s'éprend d'un capitaine au long cours argentin, qu'elle suit jusqu'à son pays natal pour y fonder une famille. Il existe donc des Pelosi en Argentine ! Je me souviens en particulier d'une grand-tante pour son goût immodéré des courses. Lorsqu'elle revient à Paris, ma grand-mère me demande de l'accompagner en bus dans les grands magasins. Le lundi, nous arpentons les Galeries Lafayette ; le mardi, le Printemps. Au troisième jour, je suis épuisé. Pas elle. Du haut de son mètre cinquante, elle parcourt des kilomètres sans jamais ralentir. Une autre sœur, que nous appelons tante Boubou, arrive toujours les bras chargés de chocolats Côte d'Or, à la force de caractère bien belge.

Je garde un souvenir très net de mes escapades en Belgique avec ma grand-mère. Nous prenons la Flèche d'Argent, un train atypique mis en service en 1926 par la Compagnie du Nord. Ses voitures Pullman argentées relient Paris à Bruxelles en trois heures trente. Une prouesse pour l'époque. Nous sommes installés dans le wagon-restaurant, servis par une brigade de haut vol qui prépare des repas dignes d'une table étoilée. À chacun de ces voyages, j'ai l'impression de rentrer chez moi, alors même que je n'ai jamais vécu en Belgique... Je retrouve la maison familiale, dont chaque recoin me marque. Au rez-de-chaussée, un dressing recueille les manteaux et un placard, que l'on n'ouvre qu'aux grandes occasions. À l'intérieur trône une machine manuelle destinée à préparer des pâtes à l'italienne. Lorsqu'on la sort, plus rien d'autre

au monde ne compte que les pastas. Le temps semble suspendu. Je regrette que la recette se perde avec les années, car j'en garde le goût délicieux de l'enfance.

Une part importante de mes souvenirs de jeunesse s'enracine en Belgique. Chez mes cousins – notamment l'un d'eux avec qui je passe des journées entières à l'université de Louvain –, chez mes oncles et chez mes nièces, je trouve une générosité de cœur qui touche l'enfant unique que je suis. C'est de là que naît cet attachement si solide à ce pays. L'Italie, en revanche, demeure pour moi une terre de sang plus qu'une terre d'ancrage. J'en porte l'héritage, mais je n'y ai pas de racines vécues. Lorsque j'écoute aujourd'hui *Le Plat Pays*, j'ai le sentiment que Jacques Brel parle du mien. Je suis, depuis toujours, fasciné par cet artiste et ses contradictions. Par son hypersensibilité qui lui permet de toucher du doigt la détresse humaine et, en même temps, par son égoïsme presque brutal, qui fait tant de dégâts dans sa vie privée. Infidèle, il ne ménage pas ses compagnes. Ce qui me captive chez lui, c'est sa faculté de passer du rire aux larmes, de l'exubérance à la gravité. On rit lorsqu'il joue *L'Emmerdeur* aux côtés de Lino Ventura, ou *L'Aventure, c'est l'aventure* de Claude Lelouch. On pleure en écoutant la version orchestrée d'*Orly*, où les violons accompagnent les paroles avant de laisser place à la trompette qui exprime la passion amoureuse. Dans une version acoustique à la guitare, la saveur tragique de l'histoire se révèle avec encore plus d'ampleur : celle d'une femme abandonnée à l'aéroport. Il part. Elle reste. Et tout se joue dans cet entre-deux cruel où l'on comprend que l'autre s'en va pour de bon. J'ai quatorze ans lorsque je vois Brel sur la scène de l'Olympia, en compagnie de mes parents. Ce soir-là, il présente pour la première fois une chanson qui deviendra célèbre : *Dans le port d'Amsterdam*. L'un de mes plus grands frissons musicaux. Au début, il chante avec une maîtrise parfaite. Puis, à un moment, le timbre se transforme et la chanson semble prendre possession de lui. Soudain, il se produit quelque chose de magique entre lui, l'orchestre et le public. Je me laisse emporter, en transe. J'habite le morceau autant qu'il l'habite. Dès lors, la musique de Brel accompagne toute mon existence.